100, 50 et 25 « deniers ». La connexion entre les deux séquences s'obtient, on le sait, au prix d'une légère approximation : si un *solidus* vaut 12000 *nummi*, son 1/24e, la silique, égale 500 *nummi* ou 100 « deniers » et le 1/24e de la silique 20,8, arrondi à 21 *nummi*. Le problème vient des *Tablettes Albertini* où, cette fois, le *solidus* est taxé à 1 400 *folles*. Le *follis* serait donc à mon avis — je n'entre pas en effet, dans les tabulations compliquées des p. 150-156 —, une « bourse » de *nummi* dévalués, à cause de leur poids et le phénomène interviendrait *ca* 493-496, bien après la réforme originale que — MOSTECKY ne prenant pas parti là-dessus — je placerais dans le sillage des *XL* romains de Zénon, au lendemain de la disparition de l'Empire d'Occident et ainsi antérieurement aux mesures fondatrices d'Anastase en Orient.

La qualité des planches et la publication de nombre d'inédits rachetant d'indéniables obscurités d'écriture, de plan, d'argumentation, l'ouvrage qui, par ailleurs, n'oublie jamais le contexte historique a les vertus de son courage à démêler un monnayage ingrat : somme toute, il fait honneur à la collection que dirigeait Tony HACKENS, notre ami si prématurément disparu.

J.-P. CALLU.

Latin tardif. Latin médiéval.

Letteratura e propaganda nell'Occidente latino da Augusto ai regni romanobarbarici, a cura di Franca Ela CONSOLINO : Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2000, 229 pages.

Ce volume rassemble les neuf communications d'un colloque tenu à Arcavacata di Rende les 25 et 26 mai 1998 et brosse un vaste panorama des rapports entre littérature et propagande dans l'Occident latin d'Auguste aux royaumes barbares issus de la chute de l'Empire romain. À partir d'un état de la recherche sur Virgile et Auguste de R. SYME (1939), V. PÖSCHL (1950), A. PARRY (1963) et P. ZANKER (1987) jusqu'à P. WHITE (1993) et K. GALINSKY (1996), en passant sous silence les recherches françaises, M. LABATE (p. 9-31) conclut que le problème en débat est moins celui des rapports entre les poètes et l'idéologie du principat que celui de la définition de cette idéologie dans sa complexité, voire ses contradictions : le modèle d'une amitié privée avec les grands (Mécène) concurrence le modèle civique du service de la *Res publica* et ne suppose pas nécessairement une homogénéité idéologique. A. FRASCHETTI (p. 33-44) étudie les éloges « transversaux » d'Auguste dans la *Laudatio funebris* prononcée par Tibère lors des funérailles d'Auguste et rapportée par Dion Cassius, dans la *Consolatio ad Liuiam* et dans les *Fastes* d'Ovide.

C. SCHNEIDER (p. 45-66) montre comment le choix de la troisième déclamation majeure attribuée à Quintilien dans l'édition sélective qui a été faite de ces déclamations apocryphes peu avant 384 correspond à une intention politique : dénoncer indirectement la politique progermanique de Théodose en célébrant Marius, vainqueur des Cimbres et des Teutons et modèle du *bonus princeps* tel qu'il est célébré dans l'*Histoire Auguste* et par les cercles païens de Rome. Pour R. LUZZI (p. 67-105), la « digression » d'Ammien Marcellin sur les procès de magie instruits à Rome sous Valentinien Ier au début du livre 28 aurait été écrite dans la perspective d'une lecture publique devant Théodose en 389-390 : ainsi s'expliqueraient le noircissement de Maximinus et l'autocensure que l'écrivain se serait imposée sur le rôle joué par certaines familles de l'aristocratie romaine. G. POLARA (p. 107-

126) revient sur les trois inscriptions du cippe funéraire de Prétextat et de son épouse Paulina (*C.I.L.* VI, 1779) : ces trois inscriptions païennes sont d'un même auteur et postérieures à la mort de Paulina. A. CAMERON (p. 127-144) réfléchit sur son livre de 1970 : *Claudian : Poetry and Propaganda at the Court of Honorius* (titre estropié dans la note 1 de la p. 127) : après les critiques de C. GNILKA et S. DÖPP, il précise ce qu'il entend par « propaganda » ; son seul regret est d'avoir qualifié Claudien d'« *official* propagandist », alors qu'il pense aujourd'hui que Claudien n'était pas aux ordres. I. GUALANDRI (p. 145-171) montre comment Claudien offre de Théodose une image différente de la représentation chrétienne qu'Ambroise et d'autres ont imposée. Reprenant sans me citer une idée que j'avais avancée dès 1981 et publiée en 1986 (*B.A.G.B.*, 4, 1986, p. 379-384, conclusions reprises dans ma révision du t. III de l'édition des Belles Lettres, Paris, 1992, p. 93-95 et dans mon chapitre du *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft*, t. 4, Wiesbaden, 1997, p. 519), elle analyse le *Contre Symmaque* de Prudence comme une réponse à la présentation païenne que Claudien avait donnée de la victoire de Pollentia dans le *De bello Getico*. Pour R. PERRELLI (p. 173-179), la préface du livre III du *Panégyrique de Stilicon* par Claudien exprime plus une conception de la poésie que son pouvoir d'immortalisation et elle est centrée sur le personnage de Scipion et les guerres puniques (Annibal) plutôt que sur la figure d'Ennius. F. E. CONSOLINO (p. 181-227) élargit la perspective en étudiant la fonction de propagande de la poésie à la fin de l'Empire romain et dans les royaumes barbares issus de sa décomposition : Mérobaude et Sidoine Apollinaire ; hymnologie et poésie épigraphique chrétiennes, Arator, Paulin de Périgueux ; Afrique vandale (Dracontius, Felix, Florentinus, Luxorius), puis byzantine (Corippe) ; Gaule mérovingienne (Venance Fortunat).

Ce bref résumé montre que ce petit volume s'adresse surtout aux spécialistes de l'Antiquité tardive.

Jean-Louis CHARLET.

Historiae Augustae Colloquium Geneuense (1998). Atti dei Convegni sulla *Historia Augusta* VII, a cura di F. PASCHOUD : Bari, Edipuglia, 1999, 358 pages.

Les actes du colloque sur l'*Histoire Auguste* tenu à Genève en 1998 en réunissent les communications par ordre alphabétique d'auteurs. On notera qu'une majorité d'articles de ce volume sont publiés en français. Quelques articles sont consacrés à la toujours épineuse, à l'éternelle question des sources de l'*Histoire Auguste*, et de sa datation. Ces pages donnent parfois l'impression que la recherche « tourne en rond », et plutôt que d'énoncer de nouvelles hypothèses (qui demeureront sans doute invérifiables) sur des sources fantômes, on préférera le scepticisme sain de F. PASCHOUD à propos de Marius Maximus (p. 241 sqq.). D'autant plus que, comme le souligne G. ZECCHINI (p. 331 sqq.), certaines sources supposées de l'*H.A.*, comme l'*E.K.G.*, bien connue des spécialistes, paraissent avoir été des nébuleuses de textes plutôt que des œuvres bien définies. Tout aussi « sablonneux », pour reprendre un terme de F. PASCHOUD, est le problème de l'identité et de la datation exacte du ou des auteurs (A. LIPPOLD, p. 153 sqq.), qu'il vaudrait mieux mettre en sommeil, à moins d'une découverte sensationnelle. Plus intéressants, les articles consacrés à l'*H.A.* dans la tradition littéraire, en amont ou en aval de l'œuvre : A. BALDINI (p. 13 sqq.) sur les 'suites' des *Annales* de Nicomaque Flavien au cours du v^e^ siècle ; B. BLECKMANN (p. 43 sqq.) qui montre que la

technique de falsification est loin d'être le propre de l'*H.A.* J.-P. CALLU (p. 87 sqq.) relève quelques traits de mentalité qui présidèrent à la rédaction de l'ouvrage, et l'importance du « Roman » d'Alexandre. Ces questions de mentalité sont souvent les pages les plus stimulantes : on note l'étude thématique d'I. MORENO FERRERO (p. 191 sqq.) sur la *seueritas* (d'Alexandre Sévère...), qui montre aussi que cette biographie a été composée en plusieurs temps. De V. NERI (p. 217 sqq.), sur la *luxuria*, un thème très riche dans l'*H.A.*, on s'en doute. De J.-L. VOISIN (p. 301 sqq.) sur les récits de suicides impériaux : l'auteur repère certaine gêne de l'*H.A.* à l'égard de la question, ce qui semble la trace d'une évolution des mentalités à la fin de l'Antiquité. Plus historique, l'article de P. BRUGGISSER (p. 59 sqq.) sur la mention d'un bouclier d'or offert par le Sénat à Claude II, et de T. ZAWADSKI, sur le récit (quelque peu fantaisiste) de l'adoption d'Aurélien, passage très orienté contre les chrétiens, ne serait-ce que parce qu'il exalte le rôle de Valérien. D'autres auteurs s'intéressent aux questions littéraires ou de transmission et de critique textuelles. J. A. SCHLUMBERGER (p. 277 sqq.), sur le mélange des éléments historiques et romanesques dans la *Vita Probi*. J. FÜNDLING (p. 135 sqq.) présente un projet de commentaire de la *Vita Hadriani* (ce n'est pas le premier). O. DESBORDES (p. 109 sqq.) élucide quelques abréviations que l'on trouve dans les manuscrits de l'*H.A.* et apporte de nouvelles lectures. M. MAYER (p. 185 sqq.) livre des notes critiques sur l'édition Budé des *Vies* d'Aurélien et de Tacite. J. VELAZA (p. 291 sqq.) s'interroge sur les divergences que présente, par rapport à la transmission normale de Martial, une épigramme de ce poète citée par la *Vie* d'Alexandre Sévère. Comme on le voit, les sujets traités sont toujours très variés, mais plutôt qu'un classement alphabétique des auteurs, est-il permis de suggérer un classement thématique, par centres d'intérêt, qui faciliterait la lecture de ce volume à la fois riche et compact ?

J.-D. BERGER.

Alain CHAUVOT, *Opinions romaines face aux barbares au IV^e siècle ap. J.-C.* (Collection de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Études d'archéologie et d'histoire ancienne) : Paris, De Boccard, 1998, 525 pages et X de planches en noir et blanc.

Il faudrait bien plus d'espace qu'il ne m'est loisible d'en occuper ici pour dire l'immense richesse de cette somme, issue d'une thèse dirigée par A. CHASTAGNOL et soutenue à Paris IV en 1992, et qu'A. CHAUVOT a légèrement remaniée et mise à jour pour la bibliographie. On eût pu craindre, après la publication des travaux recensés aux p. 7-8, et surtout ceux d'Y.-A. DAUGE et de W. SPEYER et I. OPELT, une étude superflue : il n'en est rien, ne serait ce que parce qu'en ciblant très précisément son enquête dans le temps, un temps qui se prête éminemment à aborder la question ici traitée, l'auteur peut atteindre à l'exhaustivité, me semble-t-il du moins, et apporter ainsi du nouveau. L'introduction pose d'emblée les « deux problèmes fondamentaux : quelles ont été les attitudes (des Romains) devant les barbares ? Comment définissaient-ils un barbare ? » (p. 5), et souligne l'interaction entre ces deux problèmes, auxquels s'en ajoutent d'autres : les barbares « de l'intérieur » font-ils, par exemple, partie de la barbarie ? À côté des « héritages », le IV^e siècle présente, sur le sujet retenu, des « nouveautés » aussi : le rôle du christianisme dans l'approche de l'autre, la diversité des barbares... Quant aux sources, surtout écrites, elles représentent bien peu de chose, au total, face à l'ampleur de ce brûlant problème, et les témoignages iconographiques privilégient ce

qu'E. DEMOUGEOT a appelé « l'image officielle du barbare » ; il ne faudra donc pas négliger les sources juridiques ni le poids des faits, et c'est pourquoi A. CHAUVOT adopte, à mon sens avec fruit, un cadre chronologique allant de Constantin aux années 400.

Je n'énumérerai pas ici la suite des titres de ses onze chapitres dans ce cadre, mais relèverai entre eux des distinctions pertinentes lorsqu'il y a lieu : entre l'attitude des populations et celle des empereurs face aux barbares de 337 à 376 (ch. V et VI), entre Occidentaux et Orientaux à la fin du IVe siècle et au début du Ve siècle (ch. VIII et IX), entre païens et chrétiens vers la même époque (ch. X et XI). La conclusion revient sur les questions des comportements, des définitions, des évolutions et des perspectives, et dégage l'impression finale d'une hostilité croissante et d'images multiples. Elle est suivie d'une bibliographie de quelque 20 pages (sources antiques et travaux modernes dans l'ordre alphabétique), d'un tableau chronologique des auteurs, d'une carte des principaux sites, d'un index thématique bref mais suffisant, d'un index des noms de peuples et d'une table des illustrations.

Ce qui frappe le lecteur de cet ouvrage est la grande importance accordée aux textes, même si l'iconographie n'y est jamais traitée en parent pauvre (p. 35 sq., 147 sq., 287 sq...), ce qui recommande le livre aux « littéraires » autant qu'aux historiens. De nombreuses subdivisions sont autant de synthèses sur le sujet « Tel auteur (nul n'est oublié) et les barbares », et les questions posées sont les bonnes, par exemple, pour Claudien, celle des changements de vision du poète, au gré de l'évolution de la politique dont il est le porte-parole, ce qui implique une approche chronologique des textes (p. 329 sq.). Toujours A. CHAUVOT entend faire preuve de prudence, un mot qu'il emploie souvent et à escient, par exemple pour souligner les limites de la documentation (pour le problème barbare dans les années 337-376, p. 103-104), ou lorsqu'il s'agit d'abord de dater avec quelque précision tel document convoqué (l'anonyme *De rebus bellicis*, p. 219 sq. ; l'*Epitome* de Végèce, p. 312 sq...) ; après quoi les textes retenus font l'objet d'un examen minutieux et sont confrontés à des hypothèses contradictoires au besoin, comme pour le sens de l'expression *uerus limes* dans la *Moselle* d'Ausone (p. 184 sq.). On pourra bien sûr relever ici ou là une référence manquante, par exemple aux travaux de J. C. SANCHEZ LEON sur les Bagaudes ou aux recherches d'Y. MODÉRAN sur l'Afrique ; on pourra noter une erreur dans le titre d'un article de Ch.-M. TERNES publié jadis dans cette revue (« Paysage réel... » et non « Paysage rural... », p. 185 n. 300 et p. 502) ; on pourra regretter l'emplacement ou l'absence d'une virgule, dans un livre au demeurant remarquablement soigné... Qu'est-ce pourtant que cela au prix de l'apport considérable de cet ouvrage pour tous ceux qui s'intéressent à l'un des aspects les plus importants, avec la confrontation entre païens et chrétiens, comme le rappelait F. PASCHOUD dans sa belle thèse, de l'histoire et de la culture de l'Antiquité tardive? Qu'A. CHAUVOT soit donc grandement remercié de ce livre savant et clair, qui trouvera des recenseurs plus compétents mais non plus reconnaissants que moi.

Vincent ZARINI.

Dominic JANES, *God and Gold in Late Antiquity* : Cambridge, Cambridge University Press, 1998, XII-211 pages.

On a beaucoup étudié le renoncement des chrétiens, à la suite de Jésus, à la richesse privée, mais moins leur goût de la splendeur publique, pourtant sensible

dans l'Église dès l'Antiquité tardive, lorsqu'à partir de Constantin l'or et l'argent, signes extérieurs de prestige social dans l'Antiquité en général, coulent à flot sur la persécutée de naguère. Ne pouvait-il en résulter quelques tensions douloureuses? Dans la présente enquête, l'auteur, qui se définit comme « un athée de la fin du XX^e siècle » (p. 3), entend poser le problème en termes modernes sans passer sous silence les voix de l'époque, ce qui nécessite de décrypter leur rhétorique au moyen de disciplines comme l'archéologie, l'histoire de l'art et l'anthropologie, qui se consacrent largement à l'analyse de la culture sous ses formes matérielles et visuelles. L'investigation s'étend de l'ère des Tétrarques à celle de Charlemagne, en privilégiant les IV^e-VI^e siècles, et se limite à l'Occident en excluant la querelle iconoclaste, de même qu'elle n'entend pas prendre en compte l'infinie variété des nuances locales.

Après les considérations méthodologiques préliminaires (sur l'association symbolique de certaines matières à l'excellence sociale, le transfert des codes esthétiques des demeures de prestige aux monuments de l'Église, ou la nécessité pour les élites antiques de dépenser, avec un glissement progressif du domaine civil au domaine religieux, etc.), le second chapitre examine les différentes substances auxquelles la civilisation romaine confère un prix particulier comme expression de la puissance, l'usage qu'elle en fait et les critiques qui s'y attachent, et l'évolution à leur endroit d'une Église qui fut, on l'a dit, enrichie par le pouvoir dès l'ère constantinienne. Le chapitre suivant examine le rapport aux richesses dans l'Écriture Sainte, et montre comment l'Ancien Testament ou l'Apocalypse, selon une lecture symbolique, exprime à travers elles la nature sublime de Dieu; quant au Christ, il naît pauvre, mais reçoit alors les présents des Mages, et deviendra bien vite le Roi de gloire qui triomphe aux cieux. — Puis on passe à « l'art de la persuasion » qui se déploie dans les mosaïques pariétales des basiliques tardives, à Rome et à Ravenne notamment, avec leur fond d'or, leur programme iconographique souvent largement inspiré de la représentation impériale (même s'il ne faut pas en surévaluer l'influence : voir p. 130-131); la représentation de la croix, le mobilier ecclésiastique sont également examinés, avec leur goût du brillant caractéristique de cette époque. Enfin le dernier chapitre étudie les problèmes posés par ce déploiement chrétien de richesse : à quelques exceptions près, comme Jérôme, il ne semble pas avoir trop embarrassé des hommes capables de concilier (dans la tradition romaine, rappelons-le, comme l'indique le *Pro Murena*) austérité privée et dépenses publiques, et de vêtir somptueusement la dépouille d'un ascète, dans leur désir de traduire par la splendeur de la parure la précellence de l'Église : les biens matériels ne valent que par l'usage qu'on en fait; le chrétien se privera lui-même de tout, mais pour mieux enrichir le Christ-Roi, comme Paulin de Nole ou Mélanie la Jeune, et l'or est assurément le moins « mort » des matériaux propres à exprimer la gloire de Dieu dans le cadre d'à peu près toutes les civilisations.

Cette enquête nécessitait, comme l'a vu l'auteur, à la fois imagination historique, « empathie » et distanciation, pour comprendre comment le christianisme avait pu si aisément, somme toute, reprendre à son compte des pratiques ancrées dans le « monde ancien », et qui aboutissent par exemple à la « vision lointaine » que nous propose l'abside de Sainte-Agnès à Rome. La démarche eût peut-être gagné à un plan plus clair, qui eût évité quelques répétitions inutiles, et à des parallèles plus fréquents avec la langue et la littérature chrétiennes — quand on sait l'importance que J. FONTAINE accorde à l'interférence de ces deux domaines avec l'expression artistique —, ou encore avec la philosophie; mais la méditation

du pseudo-Denys sur la lumière n'est pas ignorée, non plus que les travaux de M. ROBERTS sur le « style de joaillerie ». En général, la documentation est très riche et très à jour, comme l'atteste une ample bibliographie (sources et études) de 36 pages en petits caractères, d'autant plus intéressante qu'elle ne se limite pas à la production anglo-saxonne, comme trop souvent. Un index utile clôt le livre. On pourra regretter que les illustrations soient en noir et blanc, mais la couleur si souhaitable ici eût grevé le prix de l'ouvrage; en revanche, il ne coûte rien d'écrire en notes un latin (voire un français...) correct, ce qui est rarement le cas, et ce sont d'innombrables et étonnantes coquilles qu'il nous faudrait citer. Nous préférons conclure sur la richesse d'information et la qualité de présentation de ce livre important.

Vincent ZARINI.

Claudio MORESCHINI et Enrico NORELLI, *Histoire de la littérature chrétienne ancienne grecque et latine*, traduction de Madeleine ROUSSET : Genève, Labor et Fides, 2000 (t. I *De Paul à l'ère de Constantin*), 510 pages, un index.

En 19 chapitres très denses et méthodiques, cet ouvrage conduit le lecteur des lettres de Paul à la littérature de l'âge de Constantin, suivant une démarche qui se veut exclusivement littéraire. En rejetant tout *a priori* théologique, les textes grecs et latins sont analysés dans leur contexte historique, idéologique et institutionnel, sans discrimination entre textes canoniques et non canoniques. L'épineux problème des emprunts des formes et genres, en particulier à ceux du judaïsme hellénistique et de la littérature païenne impériale, est traité avec la plus grande rigueur et suivant une argumentation très serrée chaque fois qu'il se pose. Tous les textes étudiés sont présentés en un résumé schématique très précis, et les six pages de bibliographie générale sont efficacement complétées, au terme de chaque partie, par des bibliographies intermédiaires fort détaillées. Un riche index des œuvres anonymes et des auteurs de l'Antiquité occupe les vingt dernières pages de l'ouvrage.

Le plan d'ensemble suit la chronologie, et les huit premiers chapitres traitent des textes scripturaires, sans omettre ceux qui n'ont pas été retenus dans le canon. L'étude minutieuse d'un *corpus* d'une telle ampleur permet de montrer comment se constitue la tradition néo-testamentaire, et comment elle évolue. Le chapitre I, *Les lettres de Paul et de la tradition paulienne*, avant de présenter une étude détaillée des lettres authentiques puis des lettres pseudépigraphes, définit le genre des lettres pauliennes : elles adoptent les diverses formes et fonctions de la lettre dans le monde hellénistique, qui vont de la simple correspondance privée à des compositions variées coulées dans le moule épistolaire et adressées à un large public. Paul crée ainsi le modèle de la lettre apostolique qui sera repris tout au long de l'Antiquité chrétienne. Cette étude du premier genre littéraire chrétien se prolonge aux chapitres V *Les lettres non pauliniennes* et VI *Les traités en forme de lettres*, en soulignant la complexité d'origines à la fois juives et grecques.

Les chapitres II, III, IV et VIII traitent du développement de la tradition évangélique, le VII de l'enseignement aux premières églises : cette étude permet de suivre l'élaboration du genre littéraire dans sa spécificité chrétienne, sans négliger ses rapports avec la biographie antique. Le problème des sources est analysé avec une grande rigueur, ainsi que celui des divergences d'un évangile à l'autre, en particulier des synoptiques à celui de Jean. On voit comment le genre évangélique s'ap-

puie sur des témoignages directs pour construire une élaboration théologique des paroles de Jésus. Les textes évangéliques, lettres, apocalypses et homélies sont replacés dans le contexte des communautés chrétiennes du premier siècle, et rapprochés de leurs racines juives et profanes.

Le chapitre IX présente les problèmes de la tradition et de l'autorité, l'autorité presque canonique du Pasteur d'Hermas, le rôle de Marcion dans la constitution du canon, et, surtout, le phénomène gnostique. Vingt pages très concises constituent un excellent guide à travers la complexité des élaborations gnostiques, en exploitant les résultats des recherches récentes.

Les chapitres X à XIX présentent la diversité et le développement des lettres chrétiennes, des premiers apologistes grecs à l'âge de Constantin. L'examen d'un très riche *corpus* de textes très divers permet de montrer la continuité entre la philosophie grecque et l'apologétique (ch. X), l'exploitation de la tradition judaïque dans l'élaboration de la geste des martyrs (ch. XI), les emprunts des premières formes poétiques chrétiennes aux traditions bibliques et païennes (ch. XII). Aux chapitres XIII à XVI, des monographies consacrées à Irénée, Hippolyte, Clément d'Alexandrie, Origène et « autres auteurs grecs du III^e^ siècle » bénéficient des dernières découvertes de la critique textuelle. Enfin, les trois derniers chapitres de ce premier tome offrent des synthèses plus vastes sur la première littérature chrétienne d'Occident, puis sur la littérature chrétienne d'Afrique, et enfin sur l'âge des tétrarques et de Constantin. On peut notamment y suivre l'élaboration progressive d'un « latin des chrétiens » et d'un latin biblique, la constitution du genre hagiographique à partir des premiers Actes des martyrs de Scilli, puis la naissance d'une poésie latine chrétienne inspirée de modèles classiques, comme celle de Juvencus, et visant à la diffusion du message chrétien dans les milieux cultivés. Le volume s'achève sur une brillante étude de Lorenzo PERRONE consacrée au rôle éminent d'Eusèbe de Césarée dans le triomphe du christianisme à l'époque de Constantin : l'élaboration d'une historiographie ecclésiastique et d'une nouvelle théologie conforteront l'Empire chrétien.

Cette histoire littéraire de C. MORESCHINI et E. NORELLI se recommande donc par la richesse du *corpus* qu'elle embrasse et la qualité scientifique de ses analyses. Les textes y sont présentés de leur tradition manuscrite aux débats actuels qu'ils suscitent ; le point de vue littéraire délibérément adopté permet d'approfondir objectivement la réflexion, tout en soulignant les enjeux théologiques ou idéologique. Un ouvrage de référence.

Denis MARIANELLI.

Chronica Tertullianea et Cyprianea 1975-1994, Bibliographie critique de la première littérature latine chrétienne, établie par René BRAUN, Frédéric CHAPOT, Simone DELÉANI, François DOLBEAU, Jean-Claude FREDOUILLE et Pierre PETITMENGIN, Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité n° 157 : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1999, 629 pages.

En 1975, la *Revue des Études Augustiniennes* a commencé à publier chaque année une *Chronica Tertullianea* dont l'ambition était, et demeure, de présenter tout ce qui paraît sur Tertullien, livres et articles, en proposant de chacun de ces textes une recension courte mais précise et critique. À partir de 1985, le projet a été élargi à toute la littérature latine chrétienne primitive, jusqu'à la mort de

Cyprien (258), et le titre a été complété : ... *et Cyprianea*. De précieuses collaborations ont même permis de rendre compte d'ouvrages écrits en polonais ou en japonais. Tous ceux qui travaillent sur les deux auteurs que nous venons de mentionner, mais aussi sur Minucius Felix, Novatien, les plus anciennes *Passions* africaines, peuvent témoigner des services que cette publication régulière leur rend.

Les vingt premières années de ces chroniques viennent d'être très commodément rassemblées en un volume. Mais l'utilité de l'ouvrage se trouve encore multipliée, car la simple reproduction à l'identique des recensions parues n'occupe que 473 des 629 pages du volume. 150 pages d'additions et de tables sont venues l'augmenter. On trouvera donc successivement :

— un complément 1975-1994 recensant des publications qui étaient restées auparavant inaccessibles pour diverses raisons, et qui, si elles avaient été connues et disponibles, auraient pris place dans les chroniques annuelles publiées. Ce complément concerne donc le seul Tertullien pour la première décennie, tous les auteurs pour la seconde.

— un supplément 1975-1984, donnant pour les auteurs autres que Tertullien, sans recension détaillée, la référence des publications, accompagnée de trois lignes d'information succincte.

— un choix de renvois à des comptes rendus d'éditions et traductions, parus dans diverses revues.

— un « conspectus » des chroniques, rubrique par rubrique, permettant de retrouver sélectivement toutes les recensions concernant des éditions, des traductions, les persécutions, la liturgie, etc.

— un index des auteurs modernes.

— une « table générale, noms, mots et matières », très détaillée. L'utilisateur pourra ainsi être dirigé non seulement vers tout ce qui concerne l'auteur ou l'ouvrage qu'il étudie, mais aussi vers le compte rendu d'un article traitant d'un passage défini, ou d'un thème théologique, ou d'un verset biblique cité par nos auteurs, ou d'un mot latin, ou d'un épisode historique, ou encore établissant un parallèle avec un auteur profane ou plus tardif. Cette table, établie avec une minutie exemplaire et un grand souci du confort de l'utilisateur, permet de s'orienter sans se perdre dans la forêt des références.

Michel POIRIER.

José Manuel CAÑAS REÍLLO, *Glosas marginales de Vetus Latina en Biblias Vulgatas españolas, 1-2 Macabeos* : Madrid, 2000, 327 pages.

Pour l'Ancien Testament, quand il s'agit des livres écrits en hébreu que saint Jérôme a traduits en latin, la distinction entre la *Vetus Latina* et la Vulgate est sans ambiguïté : *Vetus Latina* (le pluriel *Veteres Latinae* serait probablement plus exact) désigne les anciennes traductions latines faites sur le grec de la Septante, Vulgate renvoie au texte traduit de l'hébreu par Jérôme, texte qui a peu à peu supplanté celui des anciennes versions et dont l'usage devient général dans l'Église occidentale à partir du septième siècle.

Les deux livres des Macchabées n'existent qu'en grec, même si le premier est une traduction d'un original hébreu perdu (un texte hébreu circulait encore au temps de Jérôme). Les docteurs juifs les avaient laissés en dehors de leur canon, et Jérôme, se tenant à leur avis, les a négligés. Mais comme l'Église, après la Septante et avec saint Augustin, les tenait pour canoniques, une ancienne traduction

latine plus ou moins révisée a été intégrée à la Vulgate lorsque l'usage de celle-ci s'est généralisé. Dès lors il n'y a pas entre cette version « vulgate » et les autres, qu'on groupe là aussi par commodité sous l'appellation *Vetus Latina*, la même différence de nature et le même décalage chronologique que dans le cas des livres traduits par Jérôme.

On comprend donc que l'entreprise monumentale d'édition des versions « vieilles latines », dont est responsable l'Institut de la *Vetus Latina* de Beuron, n'ait pas jusqu'ici inscrit 1 et 2 Macchabées dans ses priorités. Le livre que nous propose J. M. CAÑAS REÍLLO comble quelque peu cette lacune. Son titre modestement restrictif pourrait faire croire qu'on n'y trouve que les gloses marginales, prises à d'autres versions, qui accompagnent deux manuscrits espagnols de la Vulgate, numérotés 94 et 95 par les éditeurs antérieurs de cette Vulgate. En fait il confronte systématiquement, dans un apparat puis dans une étude rédigée, l'apport de ces gloses avec les leçons publiées non seulement dans l'édition De Bruyne-Sodar (Maredsous 1932) des *Anciennes traductions latines des Macchabées*, mais aussi dans des travaux postérieurs. Il étudie aussi le texte grec sous-jacent, et les correspondances de vocabulaire entre les deux langues. Les spécialistes trouveront là des renseignements bien plus abondants que le titre ne le laissait croire, et portant sur l'ensemble de la tradition « vieille latine » des Macchabées.

Michel POIRIER.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger GRYSON; 26/2 *Apocalypsis Johannis* herausgegeben von Roger GRYSON, 1. Lieferung Einleitung: Freiburg, Herder, 2000, 000 pages.

L'an dernier, nous n'avions rien reçu de la *Vetus Latina*. C'est maintenant R. GRYSON qui, après le professeur H. FREDE, assume la direction de cette entreprise qui, rappelons-le, vise à publier progressivement tout ce qui nous reste des vieilles traditions latines de la Bible qui ont précédé la généralisation de la Vulgate dans l'Église d'Occident.

Dans le présent fascicule, le professeur GRYSON introduit l'Apocalypse. Il présente d'abord l'ensemble des manuscrits de la Bible ou de lectures bibliques liturgiques qui ont été utilisés, au nombre de nonante (R. GRYSON travaille à Louvain). Chacun d'eux fait l'objet d'une notice courte mais instructive, complétée systématiquement par un renvoi bibliographique à l'étude la plus récente ou la plus complète. Vient ensuite une présentation de l'appareil éditorial qui accompagne le texte dans un bon nombre de ces manuscrits: sont ainsi édités et étudiés les préfaces ou prologues, puis les sommaires et les divisions en chapitres ou en sections plus ou moins étendues. Ces préfaces et ces divisions déterminent évidemment des parentés entre les manuscrits qui présentent les mêmes. Une courte note complémentaire, intéressante même pour le non spécialiste, retrace l'histoire de l'admission de l'Apocalypse dans le canon de l'Église: alors qu'en Orient le danger présenté par les interprétations millénaristes qu'on donnait de ce livre a retardé jusqu'au VI^e^ siècle le moment où il a été pleinement accepté, en Occident il fait partie de la Bible latine dès Tertullien et Cyprien, sans cependant être lu à la messe avant la fin de la période antique, tant il semblait n'être pas à la portée de tous les chrétiens.

Nous attendons avec impatience la suite de ce travail, c'est-à-dire l'édition proprement dite, fondée sur les manuscrits ici rencensés et sur les citations contenues dans les textes des Pères.

Michel POIRIER.

Alfons FÜRST, *Augustins Briefwechsel mit Hieronymus* (Jahrbuch für Antike und Christentum, Ergänzungsband 29) : Münster, Aschendorff Verlag, 1999, 289 pages.

Après avoir situé le débat entre Augustin et Jérôme sur *Gal.* 2, 11-14 dans la tradition exégétique gréco-latine des IIIe et IVe siècles, A. FÜRST insiste sur les différences d'interprétation de la péricope chez Augustin, influencé par Cyprien et Ambroise (ou plutôt Hilaire de Poitiers et l'Ambrosiaster) et chez Jérôme, fidèle épigone d'Origène. Au IVe siècle, la controverse entre Pierre et Paul met moins l'accent sur le problème de Pierre qui « judaïse » que sur celui de la dispute entre deux Apôtres (I, 1).

Pour Jérôme (Hier., *Ep.* 112), dans la lignée de la tradition alexandrine, Pierre se serait livré à une *simulatio utilis* dans le seul but de sauver les Juifs. Paul aussi aurait judaïsé dans un but pastoral. Du reste cette tradition du mensonge utile s'est largement répandue chez les Pères de l'Église, d'après laquelle « la tromperie de Dieu est un artifice d'éducation et de salut de l'homme », qui ressortit à l'*honesta dispensatio* (Hier., *Ep.* 112, 11), en grec à l'*oikonomia*, concept au centre de la théologie origénienne et repris, entre autres, par Jérôme (I, 2).

C'est contre cette théorie de la « tromperie sotériologique » que s'élève Augustin. Après avoir condamné l'interprétation origénienne de Jérôme, l'évêque d'Hippone expose sa propre exégèse de la péricope biblique (Aug., *Ep.* 28; 40; 82); son argument principal est celui de la vérité de la Bible. Pierre aurait commis une erreur que Paul aurait critiquée : acte de liberté pour Paul, d'humilité pour Pierre (I, 3).

En fait, les deux interprétations sont critiquables : le *pseudos* origénien est un concept plus large que le *mendacium* latin, puisqu'il signifie à la fois « mensonge » et « erreur ». En un certain sens, Augustin, qui oppose « vérité » à « mensonge » ne comprend pas la théorie origénienne du *pseudos* sotériologique. Tout compte fait, malgré les différences verbales entre Jérôme et Augustin, les positions des deux hommes sont identiques. Mais le silence de Pierre est différemment interprété : la tradition origénienne y voit l'approbation de Paul aux réprimandes lancées contre les Chrétiens judaïsants; Augustin le comprend plutôt comme la reconnaissance par Pierre de son erreur. Dans ce cas, la dispute entre les deux Apôtres ne peut être feinte (I, 4).

Loin de s'en tenir toujours à ses positions, Jérôme, a, semble-t-il, adopté le point de vue d'Augustin, mais de façon intermittente, de 386 à 415 (p. 84-85), car il s'est adapté au contexte, à la méthode, aux sources qu'il avait sous les yeux (I, 5).

Cette querelle entre Augustin et Jérôme a dépendu de la personnalité des deux hommes. De 394 à 405, elle a connu plusieurs étapes : la première étape de 394/395 à 405 (II, 1) se fait en deux phases : phase du commencement de 394/395 à *ca* 397, et phase du mépris et de la confusion de 402 à 405 (cf. tableau récapitulatif et chronologie des lettres, p. 108). Durant cette période, Augustin tente de

prendre contact avec Jérôme, mais se heurte à son manque d'intérêt ; pour ce faire, l'Africain recourt à tous les *topoi* que lui offre l'épistolographie chrétienne (II, 2). Dans un premier temps, le Bethléémite refuse de répondre, se montre ulcéré par les reproches d'Augustin, en particulier sur sa traduction biblique (II, 3). La lettre 40 d'Augustin (= Hier. 67) est toutefois le premier pas vers la conciliation. Dans sa lettre 73 (= Hier. 110), Augustin cherche à faire comprendre à Jérôme que leur relation ne doit pas s'envenimer autant que la relation entre Rufin et Jérôme ... Augustin tente de convaincre Jérôme que la critique entre amis est une preuve d'amitié (II, 4). Malgré les efforts de l'évêque qui, dans cette première étape, s'est montré « plus réaliste, plus raisonnable, finalement aussi plus intelligent » que Jérôme, les relations entre les deux hommes s'interrompent momentanément (II, 3).

Elles vont reprendre lors d'une seconde étape (415-419) car les deux hommes vont s'allier contre l'hérétique Pélage (III) (cf. tableau récapitulatif et chronologie des lettres, p. 187). Jérôme et Augustin s'accordaient pour refuser la notion de préexistence de l'âme ainsi que le traducianisme ; toutefois, Jérôme avait une préférence, que ne partageait pas Augustin, pour le créationnisme. Pourtant les deux hommes vont s'unir contre Pélage : les Pélagiens étaient créationnistes et rejetaient le traducianisme, ce qui était en fait la position de Jérôme. Mais, dans sa lettre 134 (de 416), Jérôme se justifie en expliquant qu'il ne veut pas critiquer Augustin, même s'il est d'un avis autre. Il se lance alors dans la lutte contre Pélage (*Dialogue contre les Pélagiens*) pour critiquer l'idée que l'homme peut vivre sans péché. Augustin et Jérôme finissent par avoir de l'amitié l'un pour l'autre sans devenir de véritables amis.

En dépit de leurs dissensions, tous deux sont devenus des modèles pour la postérité ; leurs échanges épistolaires ont été beaucoup lus depuis le Moyen Âge et ont donné lieu à une très vaste bibliographie. A. FÜRST a su en proposer une belle synthèse à l'architecture claire, à la démarche méthodique, toujours habilement argumentée. Il a su tenir compte des problèmes chronologiques et de la datation de ces lettres, restituer à leur place les lettres perdues, toujours avec rigueur. En abordant des questions théologiques, il n'a jamais négligé l'aspect littéraire de cette correspondance passionnante. Plusieurs *indices* très précis permettent au lecteur de se repérer facilement dans cet ouvrage très dense.

Aline CANELLIS.

Sylvie LABARRE, *Le Manteau partagé*, deux métamorphoses poétiques de la *Vie de saint Martin* chez Paulin de Périgueux (V^e^ s.) et Venance Fortunat (VI^e^ s.) (Coll. des Études Augustiniennes, série Antiquité, 158) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1998, 292 pages, 5 *indices*, 2 planches en noir et blanc.

En étudiant la transformation de la *Vita Martini* et des *Dialogues* de Sulpice Sévère en œuvre poétique par Paulin de Périgueux au V^e^ siècle, puis par Venance Fortunat au siècle suivant, Sylvie LABARRE montre avec une grande rigueur qu'il ne s'agit pas d'une simple mise en forme littéraire, mais d'une profonde métamorphose qui recrée le personnage de saint Martin tout en révélant les orientations spirituelles de chacun des deux poètes.

Dès la première étape, S. LABARRE souligne (ch. I) l'origine idéologique de la poésie hagiographique : Paulin de Périgueux et Fortunat participent à l'essor du

culte de Martin, servant les projets politiques des évêques de Tours Perpetuus et Grégoire. À cette origine idéologique s'ajoute une origine poétique (ch. II) : les deux auteurs s'inscrivent dans la tradition des poètes païens et chrétiens, et évoquent le charme des vers pour justifier leur entreprise. Ils recourent aux *topoi* que leur fournissent Virgile ou Horace, mais aussi Juvencus ou Corippe. Les desseins divergent cependant : Paulin veut donner « un breuvage trouble » à un lecteur trop paresseux pour puiser dans les profondeurs l'eau pure de Sulpice Sévère, tandis que Fortunat présente son œuvre comme une offrande à Martin. Les deux réécritures de la *Vita Martini* procèdent de la double tradition de la rhétorique classique et de l'épopée biblique (ch. III). En effet, la transformation poétique opérée par Paulin et Fortunat se réfère aux pratiques de la paraphrase rhétorique théorisée par Cicéron et Quintilien, et de l'*opus geminatum* des poètes païens : il s'agit de changer les mots sans changer le sens, et d'amplifier le texte en passant de la prose aux vers. Mais les poèmes hagiographiques s'inscrivent aussi dans la tradition de l'épopée biblique de Juvencus, Sedulius, Avit et Arator : Fortunat rend hommage à ces auteurs dans son premier chant, et, de même que Paulin, se considère comme leur successeur. À la lumière des travaux de R. HERZOG et M. ROBERTS, S. LABARRE définit les caractères et le but de la *translatio* de la *Vita Martini* : comme les épopées bibliques, les poèmes hagiographiques « traduisent » un texte initial en un autre langage, pour répondre à l'attente d'un public.

Un tableau synoptique (ch. IV) permet une comparaison complète des textes de Sulpice Sévère, Paulin et Fortunat, mettant en évidence structures, omissions et ajouts. On voit ainsi le travail de réécriture : les choix des deux poètes contribuent toujours à accroître le prestige de Martin. La transformation du texte de Sulpice Sévère est analysée en détail au ch. V, en particulier grâce à une très fine étude comparée de la fameuse scène du manteau partagé : Paulin amplifie les épisodes de la *Vita Martini* et en souligne la cohérence dans le but de dispenser un enseignement moral aux fidèles, tandis que Fortunat, exploitant davantage les ressources de la poésie, isole chaque épisode qu'il cisèle comme un orfèvre. Le ch. VI vient clore ces recherches si fructueuses sur la fabrication des deux hagiographies poétiques en examinant le rôle qu'y joue l'héritage de la poésie antique. Paulin et Fortunat sont nourris de poésie latine et utilisent leur connaissance de Catulle, Ovide, Horace, Properce, Juvénal, Claudien, Juvencus, Arator, et d'autres encore, mais surtout de l'*Énéide*. Leurs innombrables emprunts de tous ordres, formels ou sémantiques, à l'œuvre de Virgile montrent comment deux poètes chrétiens ont su s'approprier la langue de l'épopée classique pour la mettre au service d'un sens nouveau.

La dernière partie de cette thèse présente l'évolution du personnage de Martin (ch. VII), puis les sensibilités religieuses différentes de Paulin et de Fortunat (ch. VIII). Paulin de Périgueux actualise et humanise le personnage de Martin pour édifier les fidèles et offrir aux évêques un modèle à imiter, tandis que Fortunat fait du saint un *patronus* céleste, qui peut, du Paradis, veiller sur le destin de la Gaule mérovingienne. Ce Martin est aussi symbolique et intemporel que celui de la mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne, médiateur entre terre et ciel. L'esthétique de chacun des deux poètes correspond à leur foi : l'amplification de Paulin lui permet d'insister sur les pensées, les sentiments et la fragilité humaine de Martin, la stylisation de Fortunat le glorifie en un ciel d'or.

Cet excellent ouvrage de S. LABARRE se recommande par la richesse et la profondeur de ses analyses dans les domaines divers de la philologie, de l'esthétique, de l'histoire littéraire et de la spiritualité. Il montre avec un réel bonheur d'écri-

ture la quête de la transcendance à travers une expression poétique renouvelée, née du dialogue entre la poésie latine classique et la foi chrétienne.

Denis MARIANELLI.

R. A. MARKUS, *The End of Ancient Christianity* : Cambridge, Cambridge University Press (« Canto edition »), 1998, XVIII et 258 pages.

Il s'agit ici de la réédition dans une collection économique (en « paperback ») d'un ouvrage publié en 1990, et qui a déjà donné lieu à maintes recensions dans les revues des sciences philologiques, historiques ou religieuses; aussi serons-nous bref dans notre propre compte rendu. L'auteur, qui dans son *Saeculum* de 1970 (Cambridge U.P.) avait brillamment étudié les rapports entre « Histoire et société dans la théologie de saint Augustin », scrute ici l'évolution du christianisme d'Augustin à Grégoire le Grand, du point de vue de l'histoire des mentalités, dans le sillage des travaux d'H.-I. MARROU et de P. BROWN, et cette « alchimie qui changea toute la configuration du monde intelligible en deux siècles » (p. XI). Il se limite pour cela à l'Occident latin, et encore en exclut-il l'Espagne : les dimensions de l'ouvrage auraient certes souffert d'un autre choix, mais l'ascétisme priscillianiste n'eût pas détoné dans le propos de R. A. MARKUS sur l'évolution de l'Occident, et l'Orient eût fourni un contrepoint intéressant, car la distinction entre séculier et religieux y subsiste mieux, même si l'empereur, comme l'a montré récemment G. DAGRON, s'y veut prêtre — non sans problèmes.

Aussi bien le propos de l'auteur est-il de faire voir à l'œuvre, dans l'époque et l'espace étudiés, en des *kairoi* et des *topoi* bien précis, un processus massif de « désécularisation » de la romanité tardive au Moyen Âge. Au IVe siècle, en dehors de la foi, chrétiens et païens partagent un immense domaine séculier; au fil des Ve et VIe siècles, celui-ci se réduit jusqu'à devenir à peu près inexistant. Autour de 400, une fois passée la révolution constantinienne, se pose une question : qu'est-ce qu'être chrétien, quand le christianisme devient la norme? En face de la retraite ascétique et de l'élitisme pélagien, deux réponses à cette crise d'identité, saint Augustin prend la défense d'une « chrétienté médiocre », qui fait de l'orgueil le seul péché irrémissible, place la charité au cœur des communautés religieuses, et sauvegarde un domaine séculier entre sacré et profane, avec une ouverture d'esprit qu'il est bon de rappeler en face des multiples tentatives faites pour durcir sa pensée. Mais les évêques de Rome vont faire de leur siège, au Ve siècle, une ville qui ne soit plus rien que « sainte », tandis qu'un peu partout de nouveaux lieux saints se substituent à ceux de l'Antiquité païenne; parallèlement, un Cassien, un Pomère vont tendre à aligner l'idéal clérical sur l'idéal monastique, ce qu'incarnera Césaire. Né dans un monde, Cassiodore meurt dans un autre, et sa biographie le montre : dans la deuxième moitié du VIe siècle, en effet, « le monde des années 530 s'évanouit pour toujours ». — C'est dire d'ailleurs le rôle des facteurs historiques et politiques, que l'auteur néglige un peu : car après le VIe siècle, s'il n'y a plus guère en Occident que des élites culturelles cléricales, c'est aussi que les invasions barbares ont bientôt fait disparaître les élites sociales « romaines » dont la culture profane était un élément de définition; quant à l'Afrique reconquise en 533 par des Byzantins hellénophones, puis éprouvée par des guérillas berbères qui lèsent les populations romanisées, elle ne produit plus guère en langue latine, après la *Johannide* de Corippe au succès incertain, qu'une littérature théologique à diffusion cléricale. Mais la thèse ici défendue emporte globalement la conviction,

et, pour prendre un exemple littéraire que n'invoque pas l'auteur, les métamorphoses successives de la vie de saint Martin, de Sulpice Sévère à Paulin de Périgueux et à Venance Fortunat, c'est-à-dire au long de la période même qu'étudie R. A. MARKUS, confirmeraient cette progressive « désécularisation » : *Le manteau partagé* de S. LABARRE (Paris, 1998) en a récemment et brillamment apporté la preuve. Dût le plan en paraître d'abord assez méandreux, on ne saurait donc que recommander la lecture du présent ouvrage, enrichi de 20 pages de bibliographie (sources et études), où l'auteur va à l'essentiel avec l'assurance d'un maître, et complété par un index fort détaillé.

Vincent ZARINI.

Actas. II Congreso Hispánico de latín medieval (León, 11-14 de noviembre de 1997). Coordinador : Maurilio PÉREZ GONZÁLEZ : León, Universitad de León, Secretariado de publicaciones, 1998, 2 vol. 976 pages.

Nous avons ici les actes du second congrès de latin hispanique médiéval, célébré à León en 1997. Depuis la première réunion, déjà léonaise, l'adjectif « nacional » a été fort opportunément remplacé par « hispánico ». De fait, il n'y a pas de nation espagnole au Moyen Âge et l'ancienne *Hispania* est aujourd'hui partagée entre Espagne et Portugal (les deux pays étant, certes inégalement, représentés). Ces colloques sont amenés à devenir quadriennaux, la prochaine réunion devant avoir lieu, toujours à León, en septembre 2001.

Il est impossible de présenter ici les nombreuses communications : ces deux forts volumes réunissent en effet rien moins que onze « ponencias » (communications longues) et soixante-dix-neuf « communicaciones » (plus courtes). Les « ponencias » étaient réparties en quatre sections : 1) Critique textuelle et codicologie. 2) Paléographie, épigraphie et histoire médiévales. 3) La littérature latine médiévale et ses genres. 4) Latin médiéval et langues romanes. Cette organisation n'apparaît cependant pas dans le sommaire, strictement alphabétique (de même pour les communications courtes). La fin du second volume donne le compte-rendu de deux tables rondes, qui sont de nature à intéresser tous les philologues (ou historiens) médio-latins. La première a fait le point sur la constitution, pour l'instant dispersée, d'un *Lexicon latinitatis medii aevi* (comprenons : pour la péninsule). Dans l'impossibilité financière de coordonner ce gigantesque projet à une échelle nationale ou supranationale, on en est pour le moment au stade des entreprises régionales, certaines étant déjà bien avancées : *Corpus documentale latinum Gallaeciae*, *Glossarium mediae latinitatis Cataloniae*, « Latín de los mozárabes » (avec une utile bibliographie, p. 914-915), *Lexicon latinitatis medii aevi Legionis*. La seconde table ronde présentait la *Revista hispánica de bibliografía inédita de Latín medieval*, disponible uniquement sur internet (http://www.six.ucd.es/latin). Après consultation (juillet 2000), celle-ci s'est révélée n'offrir, pour l'instant, qu'une liste des maîtrises et thèses soutenues ou à soutenir à León, ainsi que quelques « liens ».

Ces deux volumes montrent à l'évidence le dynamisme du latin médiéval en Espagne. Serait-il si facile de réunir en France une centaine de contributeurs, enseignants ou étudiants en thèse, dont les exposés sont généralement d'un bon niveau ? Notons que les travaux ne portent pas toujours (même si c'est majoritairement le cas) sur des textes hispaniques. Relevons aussi, pour nous en réjouir, la variété des sources mises à profit : outre les textes littéraires, on trouve des articles

portant sur les ardoises wisigothiques, les chartes, les textes médicaux, la littérature juridique, la polémique antiislamique, ou encore les traductions de l'arabe en latin. S'il fallait tout de même formuler une réserve, nous regretterions l'ordre alphabétique du sommaire : il est bien difficile, dans cette longue liste d'une centaine d'articles, de trouver une unité. Or il eût été facile de redistribuer l'ensemble autour de quelques thèmes majeurs. Ne boudons cependant pas notre plaisir : ces *Actas*, qui s'achèvent par un copieux *index nominum* de plus de quarante pages, méritent le détour et réserveront plus d'une bonne surprise à qui se donnera la peine de les consulter.

Patrick HENRIET.

Michel PARISSE (avec la collaboration de Josiane BARBIER, Michèle GAILLARD, Monique GOULLET, Laurent MORELLE et Charles VULLIEZ), *La correspondance d'un évêque carolingien, Frothaire de Toul (ca 813-847), avec les lettres de Theuthilde, abbesse de Remiremont* : Paris, 1998, Publications de la Sorbonne (Textes et documents d'histoire médiévale, 2), 167 pages, 2 cartes, 3 planches, 130 F.

Ce travail d'équipe, fruit du séminaire de latin médiéval de Michel PARISSE à Paris I, propose l'étude et la réédition accompagnée d'une traduction française de la correspondance de l'évêque carolingien Frothaire de Toul. Il s'agit d'une réédition car les lettres de Frothaire ont déjà été éditées quatre fois depuis le XVII[e] siècle, la dernière édition étant celle de K. HAMPE en 1899 dans les *Monumenta Germaniae Historica, Epistolae V* (*Epistolae karolini aevi*, 3). Toutefois, la présente édition présente la particularité de suivre l'ordre des lettres du manuscrit unique et de reproduire ses leçons fidèlement. Mais elle se distingue surtout des éditions antérieures par sa traduction française en regard et les quatre études fouillées qui la précèdent.

L'étude de Michèle GAILLARD, intitulée *Frothaire, évêque de Toul* (p. 11-26) et illustrée d'une carte de Toul et de la Lorraine, présente le peu que l'on sait de Frothaire, qui vécut au temps de Louis le Pieux : elle insiste notamment sur la gestion de l'Église de Toul par Frothaire, ses relations avec les monastères de son diocèse mais aussi les diocèses voisins, le palais de l'empereur et les trois demi-frères de ce dernier, Hugues, Thierry et Drogon, évêque de Metz.

L'exposé de Josiane BARBIER, *L'évêque et le palais* (p. 27-40), montre à quel point l'évêque dépendait de l'empereur, dont il devait accompagner l'armée en campagne, décorer et approvisionner le palais. Il était également tenu de participer aux plaids généraux et aux dons annuels et de s'occuper des ambassadeurs.

Monique GOULLET et Charles VULLIEZ proposent ensuite, p. 41-55, une *Étude littéraire de la correspondance*. Même si les premiers traités d'*ars dictaminis* datent du Moyen Âge central, la présente correspondance, quoique dépourvue de cursus et de rimes, est un de leurs ancêtres dans la mesure où elle est à la fois un recueil de lettres réelles et un formulaire de lettres types pouvant servir de modèles, certains noms et nombres ayant été volontairement omis dans ce but. Chaque lettre comprend cinq parties bien codifiées : la *salutatio* initiale qui comprend l'énonciation des correspondants (le plus important socialement se citant en premier), leur titulature, enfin une formule de salut adaptée à leur rang social ; la *captatio beneuolentiae* : on souhaite la présence du correspondant, on formule

des vœux pour sa santé, on a dit tant de prières, de psautiers ou de messes pour lui; la *narratio* souvent très courte; la *petitio*: elle peut se limiter à demander qu'on laisse passer le messager qui délivrera le message de vive voix; la *salutatio* finale plus ou moins déférente selon le statut social du destinataire.

Les formules de déférence sont souvent hyperboliques et leur traduction en français est parfois délicate car si elles sont perçues comme des formules par les épistoliers, elles conservent malgré tout une partie de leur sens propre chrétien, comme le montre l'extrême diversité de ces formules qui jouent sur l'emphase et la variation. Un tableau récapitulatif montre la répartition typologique des trente-deux lettres.

Enfin Laurent MORELLE, dans son *Enquête sur le manuscrit* (p. 57-79), présente le manuscrit Paris B.N.F., lat. 13090, dans lequel se trouvent maintenant les lettres de Frothaire. Il s'agit d'un recueil factice réunissant des fragments de manuscrits datant du IX^e^ au XIII^e^ siècles. Les lettres de Frothaire, actuellement fol. 80-91 du manuscrit, devaient être anciennement des feuillets détachés, peut-être originaires de Toul ou de Gorze. Il n'est pas sûr que les lettres doivent être lues dans l'ordre dans lequel elles sont actuellement dans le manuscrit, car les folios 80-87 (lettres 1-21) forment un quaternion et les fol. 88-91 (lettres 24-32) constituent les restes d'un autre quaternion, dont la véritable place n'est pas assurée. Devant cette incertitude, K. HAMPE avait modifié l'ordre des lettres dans le manuscrit. La présente édition au contraire le suit.

Après une copieuse bibliographie (p. 81-87) et une table de concordance entre les diverses numérotations des lettres, leur édition et leur traduction occupent les pages 92 à 149: pour chaque lettre, un chapeau donne un bref résumé du contenu, le folio, les éditions antérieures, enfin la datation possible.

En annexe, Michel PARISSE présente, édite, traduit et annote les six lettres de l'abbesse de Remiremont, Theuthilde († 862-865), contenues dans le manuscrit Zurich, Archives, Codex 141 (fol. 57-61), datant de 900 environ.

Les auteurs ont choisi de respecter scrupuleusement l'orthographe du manuscrit, « jusque dans ses incohérences » (p. 90). C'est un choix qui n'est pas sans inconvénient pour le lecteur, qui est dérouté devant certaines formes telles que: *hac* pour *ac*, *obto*, *condam*, *adque hubertatem*, *abetis*, *homnis* ou *clementciam*. Face aux blocs *adhucnon* (p. 140), *utilitatisecclaessiae* (p. 106) ou *adesseprofectibus* (p. 112), il se demande si l'absence de séparation des mots est déjà dans le manuscrit ou s'il s'agit d'une coquille, d'autant que les leçons du manuscrit *diuinamet tensis sedis* et *valerete* (fol. 82 r°: cf. p. 76, notes 55 et 56) ont été éditées *diuina Mettensis sedis* (p. 102) et *Valere te* (p. 104). Dans certains cas, l'orthographe du manuscrit n'a pas été respectée: *sciad* et *capiad* (fol. 88 r° et 89 v°: cf. p. 76, note 58) ont été édités *sciat* (p. 132) et *capiat* (p. 140). Malgré la note 1, p. 99, la forme *Catallonis* semble être un nom de lieu plutôt que de personne. La traduction est très fidèle, les formules honorifiques étant même, faute de mieux, translittérées sans majuscule pour garder la polysémie. On relève tout de même quelques points plus contestables: p. 142, « ordre » traduit à la fois *monitio* et *mandatum*; p. 144, *dignationi ac deuotioni uestrae* est traduit: « à votre discrétion et à votre dévotion ». Quelques rares coquilles se trouvent aussi dans les quatre études: p. 11, l'église Saint-Mansuy est au *nord-est* de Toul d'après la carte reproduite p. 17; p. 18, la note 20 renvoie à la note *17*; p. 20, notes 29 et 30 (*Ed.*); p. 69 (*se* termine); p. 76 (restreinte). Signalons enfin deux néologismes: « anonymer » (p. 79) et « sur-séance » (p. 53). Ces quelques points de détail n'enlèvent évidemment rien à la qualité ni à l'intérêt du travail des six auteurs.

Ces deux correspondances ecclésiastiques carolingiennes étonnent le lecteur d'aujourd'hui par leurs formules de politesse à nos yeux exagérées : entre les salutations initiale et finale et la *captatio beneuolentiae*, souvent plus de la moitié de la lettre est occupée par les marques de déférence, alors que la *narratio* et la *petitio* sont parfois réduites à trois lignes. C'est notamment le cas lorsque Frothaire écrit à l'archichapelain ou à l'huissier du palais pour qu'ils consentent à transmettre à l'empereur ou à l'impératrice la missive qu'il veut leur faire parvenir. Ces marques hyperboliques de déférence passent aujourd'hui pour de l'obséquiosité mais, comme le dit M. PARISSE en introduction, elles ne sont pas plus ridicules que nos « salutations distinguées ». Ce sont des formules attendues à l'époque entre correspondants, surtout lorsque l'expéditeur était un ecclésiastique. Elles ne sont pas vides de sens, comme le montre leur inventivité et leur exubérance. Quelques exemples parmi tant d'autres : *felicitas uestra, uestra clemencia, uestra pia sollicitudo, uestra celsitudo, uestra serenitas, benignitas uestra, dignatio uestra, uestre celsitudinis serenitas* ou encore *uestra mansuetissima sublimitas*. La présente édition commentée nous fait mieux connaître certaines particularités des correspondances carolingiennes encore trop peu étudiées. Souhaitons qu'elle suscite des vocations.

Olivier SZERWINIACK.

DHUODA, Handbook for her Warrior Son. *Liber Manualis*, edited and translated by Marcelle THIÉBAUX (Cambridge Medieval Classics, 8) : Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 296 pages.

Cette édition du célèbre *Manuel* de DHUODA est, pour l'essentiel, la reprise de l'édition de Pierre RICHÉ (Sources chrétiennes, n° 225, Paris, 1975, 2e éd. S.C., n° 225 *bis*, Paris, 1991, réimp. 1997), précédée d'une introduction de 39 pages, et accompagnée d'une traduction anglaise en regard. Elle bénéficie des remarques faites par les recenseurs au moment de la parution de la première édition de Pierre RICHÉ, dont lui-même avait déjà partiellement tiré profit pour sa seconde édition, mais de façon beaucoup moins systématique qu'ici. Les amendements les plus intéressants avaient été suggérés par l'article de Heinz ANTONY, *Korruptel oder Lemma? Die Problematik der Lexicographie auf dem Hintergrund der Editionen*, dans *Mittellateinisches Jahrbuch* 16 (1981), p. 288-333, qui montrait de façon magistrale qu'une ecdotique sérieuse suppose une étude lexicographique rigoureuse.

On déplore que le livre de M. THIÉBAUX ne comporte aucun index des mots rares, alors que H. ANTONY, avait pourtant, à partir des fiches du *Mittellateinisches Wörterbuch*, répertorié les hapax comme *compensor, exsulcator, figmentor, fruitor, perlido, scholastiko...* et les raretés comme *articulator, certator, fultor, inauditor, hortatrix...* On ne sait d'ailleurs pas si ces hapax ne le sont que par perte d'autres témoins, ou si ce sont des créations de DHUODA. ANTONY avait montré aussi que la plupart des mots grecs relevés chez DHUODA étaient déjà bien intégrés dans la langue latine (*agon, agonizo, hagius, protoplastus...*), que la forme *anefari* (III, 10) que P. RICHÉ avait rapportée à ἀναφέρειν, était en réalité une mélecture du fréquent *anelari* (= *anhelari*), et que l'usage qu'elle fait des trois formes *dyndrum*, *scopon* et *sinpecta* laisse à penser qu'elle les a trouvées dans des glossaires ou des textes qu'elle a mal interprétés : elle ne savait donc pas le grec.

La pauvreté de l'approche lexicographique de l'édition de M. THIÉBAUX se retrouve dans les notes. Ainsi dans le prologue, DHUODA glose de façon très étrange le morphème *-alis* dans le mot *manualis*. Or sur ce point H. ANTONY avait conjecturé l'existence d'un commentaire ou d'un sermon, qui auraient servi d'intermédiaires entre Cassien — auquel renvoie l'expression *secundum sententias patrum* — et DHUODA, et qui auraient interprété *-alis* comme porteur d'un sens de « *destinatio, perfectio et finitio* », comme dans l'expression *uita monachalis*. M. THIÉBAUX ne reprend pas cette suggestion, et laisse, par conséquent, son lecteur dans la perplexité. Par ailleurs, dans le même passage, elle ne dit pas, d'où elle tire la forme *secutio* dans l'expression *et secutio quod est finitio*, où les manuscrits et les autres éditeurs écrivent de façon très problématique *et senito quod est finitio*. De même p. 46, le mot *moyda*, leçon commune à tous les manuscrits et relevé dans le *Novum Glossarium Latinitatis medii aevi* comme un hapax désignant la lettre grecque μ, est traduit par « Meta » sans autre explication; il aurait été judicieux de se référer à la proposition d'ANTONY, qui voit dans l'emploi de *moyda* une influence du mot latin *meta* (« la borne »). L'ensemble manque donc d'éclaircissements pour un texte qui présente autant de difficultés lexicales; il n'y a rien non plus sur la métrique. Pourtant la collection s'adresse « à un large public, même ignorant du latin et du grec » (p. IV).

Quant à la traduction anglaise, il m'est difficile d'en juger. Elle est en tout cas fort redevable — ce qui est un gage de qualité — à la belle traduction de Bernard DE VRÉGILLE et Claude MONTDÉSERT, qui accompagne l'édition de Pierre RICHÉ. Parfois il eût été possible de prendre davantage de liberté : p. 164, M. THIÉBAUX traduit *captor sompnii* par « a man struck by a dream », calque du français : « un homme frappé par un songe ». Or il semble difficile de donner à *captor* un sens passif, alors que le mot est généralement employé comme un équivalent de *uenator*, au sens propre ou métaphorique : pourquoi pas « chasseur de rêve » ? Le mérite de ce livre est donc avant tout de fournir dans une petite collection pratique et agréable à lire un texte latin fort bien établi.

Monique GOULLET.

Jean SCOT ÉRIGÈNE, *De la division de la nature, Periphyseon*, livre IV, *La nature créée incréatrice*, introduction, traduction et notes par Francis BERTIN, collection Épiméthée : Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 294 pages.

Ce livre constitue la suite de la traduction intégrale de l'œuvre fondamentale de Jean Scot Érigène, le *Periphyseon*, écrite entre 864 et 866. Francis BERTIN a en effet commencé cette vaste entreprise qui a donné lieu à une première parution en 1995 (Érigène, *De la division de la nature, Periphyseon*. Livre I et livre II, Paris, P.U.F., 1995). Cette œuvre a connu une diffusion importante au Moyen Âge et a été, malgré la condamnation posthume de l'auteur, au cœur des débats théologiques de tout le Moyen Âge. La traduction proposée permet ainsi de prendre connaissance d'un texte difficile et fondamental et on ne peut qu'approuver cette initiative.

C'est donc désormais le livre IV consacré à la nature créée et incréatrice qui fait l'objet du troisième volume de cette traduction. Le sixième jour de la Genèse y est commenté lors d'une interrogation sur la nature de l'homme et une réflexion sur les conséquences de la création et de la chute. Jean Scot Érigène y démontre que « la substance propre de l'homme coïncide avec sa notion constitutive, précontenue dans la pensée du créateur » (p. 9), définit l'intelligence humaine par

rapport aux autres créatures et à Dieu et établit les fondements d'une anthropogenèse idéaliste à partir d'emprunts à Denys l'Aréopagyte, Grégoire de Nysse et à Maxime le Confesseur. Une introduction propose un long résumé de l'œuvre en indiquant brièvement les emprunts et met en évidence les articulations d'une pensée et d'une prose parfois complexes. Des notes permettent de situer les passages bibliques auxquels le texte fait référence et précisent certains points théologiques en éclairant utilement sur la pensée du traducteur irlandais dans ce livre et dans ses autres œuvres. Une courte bibliographie est donnée à la fin de l'ouvrage, mais est à compléter avec celle qui est parue dans le premier tome de la traduction (p. 27-35), beaucoup plus exhaustive. De même, il est conseillé de se reporter à l'introduction générale du premier tome pour situer la pensée et l'œuvre de l'auteur. Dans la bibliographie figure l'édition du livre IV effectuée par E. JEAUNEAU en 1995 et le lecteur peut supposer que la traduction est faite sur cette base, aucune précision n'étant donnée sur le texte utilisé par Francis BERTIN. C'est là sans nul doute l'une des carences de cet ouvrage qui reste imprécis sur ce point alors même que les fluctuations du texte de Jean Scot Érigène invitent à la clarté sur ce point et que le traducteur souligne dans son introduction générale la difficulté de composition du texte (tome I, 1995, p. 11). Aucune indication n'est donnée sur le texte latin que le travail d'édition d'E. JEAUNEAU permet d'appréhender dans sa mouvance même : les gloses, les additions, les variantes disparaissent et ne sont même jamais évoquées dans une introduction. Cette traduction présente comme un ensemble achevé et clos un texte qu'E. JEAUNEAU faisait découvrir comme le résultat d'élaborations et de corrections successives et dont il montrait par là l'originalité et l'intérêt. La traduction proposée n'est ainsi qu'un moyen rapide de connaître l'œuvre de Jean Scot Érigène mais sans l'approfondissement que seule la lecture de l'édition d'E. JEAUNEAU permet d'acquérir. C'est donc un outil clair pour les étudiants et les amateurs éclairés sur la pensée médiévale et la présence d'un plan pour aider à la compréhension de l'architecture de l'œuvre est appréciable (p. 49-50). Cette tentative fait connaître un point de vue important dans les débats théologiques du IX^e^ siècle mais il ne dispense pas, pour les spécialistes, de la connaissance du texte latin.

Joëlle DUCOS.

ADEMARI CABANNENSIS CHRONICON cura et studio P(ascale) BOURGAIN, *Iuuamen praestantibus* R(ichard) LANDES et G(eorges) PON (*Corpus Christianorum continuatio Mediaeualis*, CXXIX) : Turnhout, Brepols, 1999, CXVI-392 pages.

Adémar de Chabannes (989-1034) a déployé une grande activité politique et littéraire pendant sa brève existence. Sa *chronique* (le titre est moderne) est très connue, mais il a aussi écrit des lettres, des poésies et des œuvres hagiographiques qui sont annoncées pour la suite de ses *Opera omnia*. Ce moine de Saint-Cybard (= Eparchius !) et de Saint-Martial a joué un grand rôle en Angoumois et en Limousin, malgré l'échec de son entreprise visant à faire de saint Martial un apôtre (!) : il partit désenchanté pour la Terre Sainte en 1033, en laissant ses chers livres à Saint-Martial, et mourut l'année suivante à Jérusalem. Copiste infatigable, il est l'auteur d'une vingtaine de manuscrits, parfois agrémentés de dessins.

La *Chronique*, en trois livres, en décevra plus d'un, car les deux premiers livres représentent des copies sans originalité (imprimées ici en petits caractères) du *Liber Historiae Francorum* (il en corrige parfois le latin), de la continuation de

« Frédégaire » et des *Annales regni Francorum* (Lorsch) ; ce n'est qu'au cours du III^e^ livre qu'Adémar se livre, grâce à ses souvenirs, aux traditions hagiographiques et aux documents contemporains ; il ne cache plus ses préjugés méridionaux. L'établissement du texte est d'une grande complexité et M^me^ BOURGAIN a dû recourir à ses talents reconnus de codicologue et de paléographe pour en venir à bout. Le résultat est un texte non seulement plus correct que celui de la vieille édition de J. CHAVANON (1897), mais véritablement renouvelé, grâce au recours judicieux à la branche γ jusqu'à présent suspecte. Adémar porte la responsabilité de ce texte mouvant à cause de ses multiples remaniements, parfois authentifiés par des manuscrits autographes, fragmentaires hélas. D'abord une version courte, α (*H*, BnF lat. 6190), qui allait plus loin que la version longue, γ (Louis le Bègue et mort de Guillaume IV d'Angoulême) ; le texte de α, édité ici par R. LANDES, se réduit à 12 pages. La famille β est la plus courante : trois manuscrits complets (*A*, *L*, *B*) et sept manuscrits tronqués (dont un nouveau, *P*, BnF, lat. 6041 B) qui s'arrêtent en III, 24. Le meilleur est *A*, BnF, lat. 5927, aux six copistes, dont les deux autres manuscrits servent à compléter quelques manques : *L*, utilisé ici pour la première fois, Saint-Pétersbourg, BnR, lat. F 5, 4, 3 et sa réplique *B*, BnF, lat. 9767, telle est la version usuelle. La branche γ est très diversifiée, car Z, fragment autographe, Vat. Bibl. apost. Regin., lat. 263, ne concorde pas toujours avec *C*, BnF, lat. 5926, dont la réputation est sujette à caution. Au mépris de CHAVANON, P. BOURGAIN a préféré une utilisation prudente, ce qui métamorphose le texte reçu : les passages propres à *C* sont imprimés en caractères gras, les variantes en gras italique.

Finis les apparats surchargés (l'étage supérieur est réservé aux sources) : justice est enfin rendue à Adémar. Le mot célèbre (qui manque dans β) d'Aldebert, comte de la Marche, *quis te regem constituit* (« qui t'a fait roi »), en réponse au roi Robert : *quis te comitem constituit* (« qui t'a fait comte »), III, 1, suffit à établir la réputation d'Adémar. Les notes de R. LANDES et de G. PON sont très précises et complètent cette édition fondamentale avec les quatre index. À part le lapsus : le tsar Nicolas V, p. XXII (en 1805?) et le néologisme *componct* (= solennel), p. XCIII, on corrigera quelques détails : *Gillette*, p. 325, sous Helgaud, *Bischoff*, p. 328, *appellerons*, p. XLVI, *accolé*, p. CII-CIII (rien à voir avec la colle!), l'abus des *soit* (= ou bien), p. XLII. Faut-il écrire *in tempesta noctis* en trois mots, p. 165?

Je crois savoir qu'une traduction est en préparation. Il n'est pas exagéré de parler d'une véritable résurrection d'Adémar de Chabannes. La réussite de M^me^ P. BOURGAIN est totale et elle nous apporte un chef-d'œuvre. On attend, pour compléter le portrait littéraire d'Adémar, la suite de ses œuvres.

P. FLOBERT.

ADELARD OF BATH, *Conversations with his Nephew. On the Same and the Different, Questions on Natural Science*, and *On Birds*, Edited and translated by Charles BURNETT, with the collaboration of Italo RONCA, Pedro MANTAS ESPAÑA and Baudouin VAN DEN ABEELE (Cambridge Medieval Classics, 9) : Cambridge, Cambridge University Press, 1998, LII-287 pages.

Adélard de Bath (c. 1080-c. 1152) fut surtout connu durant le Moyen Âge pour ses travaux scientifiques et son enseignement de la géométrie. Grâce à sa connaissance de l'arabe, il réalisa en effet la première traduction intégrale des *Élements* d'Euclide (arabe) et d'autre traités scientifiques : les tables astronomiques d'al-Khwârizmî, l'*Abrégé de l'Introduction à l'Astrologie* d'Abû Ma'shar, le *Centilo-*

quium attribué à Ptolémée, et le *Livre des Talismans* de Thâbit ibn Qurra. Toutes ces œuvres rentraient dans le cadre du programme d'enseignement du *quadriuium* (géométrie, arithmétique, astronomie et musique). À ces traductions on peut également ajouter un traité d'abaque (*Regule abaci*), et un sur l'astrolabe (*De opere astrolapsus*).

En dehors de ces écrits mathématiques, Adélard composa également trois autres traités qui ont pour trait commun d'être adressés à son neveu : *De eodem et diuerso*, *Quaestiones naturales*, et *De auibus tractatus*. À eux trois ils forment un triptyque dans lequel Adélard semble délibérément expérimenter plusieurs genres littéraires dans le cadre de traditions culturelles différentes. Œuvre de jeunesse rédigée en vers et en prose, sous forme d'un dialogue entre *Philosophia et Philocosmia*, le Traité *Sur le Semblable et le Différent* est une exhortation à l'étude de la philosophie dans la tradition classique d'Aristote, Cicéron et Boèce. Les *Questions naturelles* remontent pour leur part à la tradition du Lycée, ainsi qu'aux *Problemata* attribués à Alexandre d'Aphrosisias et liés à l'École médicale de Salerne. Dans un dialogue entre son neveu, resté fidèle à ses maîtres latins, et lui-même, imprégné de science arabe, Adélard fait prendre conscience à la culture chrétienne de son infériorité par rapport à la science islamique. Enfin, dans l'ouvrage *Sur l'affaitage des oiseaux de chasse* (*De cura accipitrum*, autre titre du *DAT*), disposé dans la tradition des œuvres médicales *a capite ad calcem*, un fauconnier expérimenté s'entretient avec son élève ; la source invoquée est cette fois le *Livre du Roi Harold* et la tradition de la fauconnerie occidentale.

Les trois traités avaient déjà été édités au cours de ce siècle de manière séparée (*DED*, éd. H. WILLNER Münster, 1903 ; *QN*, éd. M. MÜLLER, Münster, 1934 et S. BALOSSI, A. DI GIOVANI, B. FERRARI, Rapallo, 1965 ; *DAT*, éd. A. E. H. SWAEN, Groningen, 1937). Ch. BURNETT, *Lecturer* au Warburg Institute de Londres, nous en propose une version entièrement neuve, accompagnée d'une traduction anglaise à la fois élégante et précise, très proche du style délicat et vivant d'Adélard. L'édition est précédée d'une introduction fort claire qui, rédigée par un des meilleurs spécialistes du sujet, nous fournit les résultats des plus récentes recherches. Le texte est également accompagné d'un apparat critique positif, de notes, pour *DED* de croquis scientifiques (avec reproductions de dessins du manuscrit lat. 2389 Bibliothèque Nationale, seul témoin de l'œuvre), d'une bibliographie sélective et d'un index. Le tout forme un livre d'un très grand intérêt, qui par la qualité du travail présenté sera désormais l'édition de référence.

Jean-François COTTIER.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Le paradoxe du héros ou d'Homère à Malraux, sous la direction de Jeanne DION : Nancy A.D.R.A., (diffusion : De Boccard), 1999, 199 pages plus 1 page d'illustrations.

Jeanne DION réunit ici treize études sur la notion de héros dans la littérature de l'Antiquité à l'époque moderne, sept étant centrées sur l'Antiquité, deux sur l'époque moderne et quatre mettant en rapport l'une et l'autre.

La synthèse inaugurale d'Alain MICHEL souligne les constantes et les transformations de la tradition antique, par une étude des rapports du héros avec le divin